

TEXTE D'ANALYSE
N°8/2025

ANNICK HONOREZ

PUBLICATION SUR LE SITE
WEB :
AUTOMNE 2025

PUBLIÉ DANS LE N°132 DE
CHRONIQUE FÉMINISTE

AUTRICE :
ANNICK HONOREZ
Membre du Comité de rédaction
de l'Université des Femmes,
enseignante et chercheuse
Haute Ecole de la Province de Namur
(HEPN)

«# NOTALLMEN» EST-IL UN SIGNE DE
BACKLASH DES AVANCÉES FÉMINISTES
OU « JUSTE » UN CONTINUUM DE LA
DOMINATION MASCULINE ?

Après #MeToo, nos sociétés ont connu une réaction violente, un backlash, contre la libération de la parole et la liberté des femmes. Dans cette analyse, l'autrice se penche sur la manière dont un discours, celui du #NotAllMen, s'est construit pour attaquer certaines conquêtes féministes et soutenir un mouvement masculiniste réémergeant.

Il est courant que, dès qu'une femme mentionne un argument féministe ou parle du vécu des femmes, le #NotAllMen soit brandi ; « Pas moi ! moi, j'ai grandi avec trois sœurs et une mère » (donc, je suis féministe), « moi, j'aime les enfants et les abeilles » (donc je suis féministe), « moi, je travaille mes émotions », « j'agis pour la cause des femmes », « moi aussi, on m'a harcelé ».

Un écran de fumée

En 2014, aux Etats Unis, les six féminicides commis par Elliot Rodger, un jeune Californien de 22 ans, a provoqué une vague importante de témoignages et de protestations qui s'est traduit par le #YesAllWomen, contesté par le #NotAllMen qui protestait d'une seule voix contre ce qu'ils (les hommes) percevaient comme un odieux amalgame. Depuis, l'expression est devenue monnaie courante au point que la journaliste Giulia Foïs, agacée, y consacre un livre *Pas tous les hommes quand même !* : « "#NotAllMen" est un prodigieux concentré de patriarcat, c'est à la fois du mantrapping (interrompre), du mansplaining (expliquer même si on ne sait pas) et du gaslighting (nier l'expérience, l'expertise, décrédibiliser) à savoir toutes ces habitudes qu'ont

les hommes de confisquer un territoire clé : celui de la parole ». Elle explique qu'« avec #NotAllMen, un homme arrive, par un tour de passe-passe assez incroyable, à focaliser l'attention sur lui alors qu'il n'était pas vraiment le sujet¹ ». Autrement dit, si une femme dit à un homme « j'ai été agressée », au lieu de l'écouter, l'homme répond qu'il n'est pas comme ça, qu'il est différent. Toute ressemblance avec le réel est fortuite...

Ces réactions excèdent de nombreuses féministes car les données sont là : en septembre dernier, le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes en France (HCE) sortait un rapport glaçant² sur les violences sexuelles. On y découvre que 93% des victimes majeures de viol sont des femmes, et que 84% des victimes mineures sont des filles. Surtout, les agresseurs sont des hommes ou des garçons pour 97% des cas. « *En France, au moins 94% des auteurs d'agressions sexuelles sur les femmes seraient des hommes. Les victimes de viol sont majoritairement de sexe féminin, les filles et les femmes représenteraient 80% d'entre elles³* ». Il s'agit d'une violence systémique (qui est inscrite structurellement dans la société) bien connue, étudiée documentée. Cela provoque un découragement pédagogique chez beaucoup de féministes qui n'ont pas ou plus l'ardeur d'encore expliquer que #NotAllMen ... Guilia Foïs exprime sa colère face à la perte de temps et d'énergie que les femmes doivent consacrer à répondre aux nombreux partisans du hashtag (sachant que la réalité n'est pas si caricaturale, des femmes aussi portent ce message).

La notion de *backlash* est de plus en plus utilisée pour expliquer la montée des anti-féministes, bien qu'elle ait été employée depuis le début du féminisme. On la traduit communément par « retour de bâton » ou ressac conservateur. En toile de fond : une idéologie viriliste qui n'a jamais disparu, l'absence de volonté de changement ou la volonté de conserver l'ordre patriarcal établi. Comme mentionné par Thiers-Vidal ayant consacré sa thèse à la domination masculine⁴ :

« Les rapports de pouvoir permanents exercés par les hommes sur les femmes rendent extrêmement difficiles la formation et l'expression de ces re-conceptualisations des rapports femmes-hommes. Toute remise en cause radicale des rapports de pouvoir actuels rencontre des violences masculines individuelles et collectives psychiques, physiques et sexuelles. De la simple négation à la ridiculisation, de la stigmatisation à l'injure, de l'exclusion sociale à la violence physique et sexuelle, toutes ces réactions masculines ont majoritairement pour effet

de réduire les femmes au silence ou à une remise en cause non-politique des rapports entre les hommes et les femmes. »

On peut faire l'hypothèse que les résistances aux féminismes chez « les hommes » - et donc à une société égalitaire - ont toujours été fortes, mais se voient amplifiées ces 20 dernières années sur les réseaux sociaux, notamment par les influenceurs masculinistes (incluant l'extrême droite). La domination masculine est sédimentée par ces sursauts d'expression plus visibles, plus violents où les #NotAllMen apparaissent sur une toile de fond qui constitue nos fondements culturels. Nous allons, dans les lignes qui suivent, en explorer quelques caractéristiques.

La crise de la masculinité

Une des résistances au changement s'exprime par la déclaration selon laquelle « la masculinité est en crise ». Selon le politologue Francis Dupuis-Déri « *de tout temps, les hommes se sont dits en crise, la prétendue crise est un argument pour le statu quo : « parce qu'ils se prétendent en crise et souffrants, les hommes peuvent (ré)affirmer une identité masculine en fonction des critères conventionnels qui justifient et consolident leur domination sur les femmes : action, ordre, autorité, force, lutte, violence.*

Mélanie Gourarier considère que le discours sur la crise de la masculinité produit au moins 3 effets :

- *Il insiste sur la division de la société en deux classes de sexe : les hommes et les femmes.*
- *Il précise les critères d'appartenance à ces deux classes en rappelant les qualités masculines et les défauts féminins*
- *Il appelle à la mobilisation pour (ré)affirmer cette masculinité par les privilèges et le pouvoir de classe des hommes, considérée comme supérieure par nature et dont il faudrait réinstaurer, protéger ou maintenir la suprématie (Dupuis-Déri 2018)⁵ »*

Cette « crise » a permis, en parallèle, une remise en question positive chez certains hommes qui ont, par exemple, créé des groupes de parole en non mixité afin de se dégager de comportements stéréotypés masculins tels que la difficulté à exprimer ses émotions. Cependant, comme le dit bell hooks dans *La volonté de changer* : « *le mouvement des hommes a eu de positif qu'il a insisté sur la nécessité, pour les hommes, d'entrer en contact avec leurs sentiments et de les partager avec d'autres hommes mais il a aussi pour défaut de promouvoir le patriarcat en*

suggérant que, tacitement, pour s'épanouir vraiment, les hommes devaient se séparer des femmes⁶ ». La « crise » n'existe donc pas, à la différence de la résistance au changement.

La non conscience de la domination

S'il y a eu des avancées, dont des initiatives appelées entre autres de « masculinité positive », il n'en reste pas moins que, selon Thiers-Vidal, *« les hommes semblent dénudés d'une pleine conscience réflexive politique, une conscience de domination accompagnant l'acte même de domination.⁷ »*

Autrement dit, on parle d'hommes qui ne souhaitent pas l'oppression des femmes, mais pas non plus perdre leurs privilèges, fruits de la domination des femmes par les hommes. Ils ne souhaitent pas non plus (ou ne sont pas capables de) faire le deuil matériel et symbolique de leur identité, de leur position et de leur marge d'action privilégiées assurées par le patriarcat. Thiers-Vidal explique la construction de la domination masculine à travers une socialisation différenciée entre filles et garçons : *« les garçons apprennent donc à « organiser » leur subjectivité dans la mesure où une structure et une économie psychique spécifique sont requises pour l'exercice de l'oppression des femmes : ils investissent certaines sources de plaisir, ils mettent en place un égo se nourrissant de certains autres ; ils s'attachent de façon prioritaire à eux-mêmes et aux égo considérés comme égaux, ils rejettent certains types de liens pouvant altérer cette organisation subjective ».* (p.174) Selon cet auteur, si les petits garçons ont refusé d'incorporer les attributs de la domination, ils se déféminisent à l'adolescence, sous la pression de leurs pairs. Pour comprendre les fondements du backlash, les tentatives de changement (ou d'aménagements psychologiques) et donc les résistances, incarnés entre autres par le #NotAllMen, il faut étudier plus en profondeur la socialisation à la domination masculine.

Tout soutient la masculinité

Toutes les directions des institutions importantes comme celles de l'État, du secteur privé, de la religion, ou encore de l'espace public sont majoritairement masculines. Le masculin est partout et s'exprime notamment par la violence. Ainsi, la socialisation des garçons se fait dans une violence qui traverse toutes les classes sociales. Les hommes sont « dressés » à être durs, compétitifs. Se constitue alors une « manosphère », un entre-soi d'hommes, qualifié par un rejet

du féminisme contemporain, la misogynie et l'homophobie, produisant ainsi un terreau propice à la propagande masculiniste. Derrière cette prétendue crise de la masculinité, le manque de travail sur la position dominante des hommes et l'omniprésence de la masculinité, nous retrouvons, venue du fond des âges, la culture du viol et du féminicide. Cette dernière véhicule, banalise et autorise les agressions sexuelles, dont le viol. La pornographie, omniprésente dans la vie de beaucoup d'hommes, joue un rôle important dans la frustration de ne pas obtenir comme on le veut le corps des femmes. Ivan Jablonka⁸ montre à quel point le féminicide est présent dans notre culture depuis des millénaires à travers de multiples supports dont la Bible, des peintures, des films... Selon lui, la grammaire visuelle et les discours demeurent inchangés : sur de nombreux meurtres, ceux qui concernent les femmes sont toujours sexualisés, on y retrouve toujours de la violence et de l'humiliation sexuelles. Christelle Taraud, historienne, parle d'un continuum féminicide et de la chasse aux sorcières comme du plus grand génocide des femmes - d'où la notion de féminicide (féminicide et génocide) de tous les temps⁹.

Florian Vörös, qui a réalisé une enquête sur les fantasmes et les masculinités à propos du porno, note également que : « *Les hommes déclarent davantage fantasmer sur des rapports de domination que les femmes, ils fantasment aussi plus souvent sur le fait de forcer que sur d'être forcé à avoir un rapport sexuel* ». Il dit lui-même que c'est en relisant ses entretiens qu'il a réalisé que les fantasmes des hommes interrogés étaient bien des viols mais qu'ils tendaient à éviter ce terme pour protéger leur réputation et de se présenter comme extérieurs aux problèmes des violences sexuelles et masculine¹⁰ ».

Conclusion

Finalement, il ne s'agit peut-être pas d'un *backlash*, d'un retour de baton en soi mais plutôt d'une clarification (de mettre les points sur les i) comme le dit Mona Chollet. En fait, rien n'a changé (ou presque) du côté des hommes, ou en tout cas trop peu. Nous sommes bien dans un continuum de la domination masculine qui ne faiblit pas et qui se renouvelle avec la montée des masculinismes et des *incel* (comme révélé dans les médias avec la série *Adolescence* et bien sûr le *#NotAllMen*). La classe « hommes »¹¹ s'est trop peu mise en mouvement pour analyser sa position dans les rapports de genre. Bien entendu, tout ça manque de nuances puisque « les hommes » en soi n'existent pas. Or, la domination masculine existe bel et bien et prend diverses

formes ; elle s'affirme souvent à travers la haine des femmes, le #NotAllMen, les boysclub, etc...

On peut donc faire l'hypothèse qu'on a peut-être cru trop vite à un réel changement de société, notamment du côté des hommes. Cela dit, comme on l'a vu, le #NotAllMen n'est pas un cri de ralliement et de solidarité, mais un dédouanement : « ça n'est pas moi, ça ne me regarde donc pas ». Giulia Foïs écrit : « dire #NotAllMen, c'est manifester l'envie infantile, égotique, d'être immédiatement rassuré... oubliant que (ne pas violer) c'est le minimum qu'on puisse lui demander ». Or, à partir du moment où cette violence est systémique, elle nous concerne toutes. Ce changement culturel n'a pas encore eu lieu à une large échelle. Notre système est toujours profondément patriarcal et donc, dominateur.

Giulia Foïs en appelle à une révolution : penser contre soi-même, accepter le doute, se méfier des certitudes... se mettre debout, s'insurger avec les femmes. Elle termine son ouvrage par « pour en finir avec ces violences, nous avons aujourd'hui, besoin d'un examen de conscience collectif, général. Les femmes, pour la plupart, l'ont déjà bien entamé, - c'était ça ou finir étouffées. Il faut détester sa place pour pouvoir en changer. Les hommes d'aujourd'hui n'ont d'autres choix que de s'y mettre. Il est temps. Il y va de notre humanité. »

Notes

¹ G. Foïs, *Pas tous les hommes quand même ! #NotAllMen. Une mise au point salutaire*, La Meute, 2025.

² Qu'on peut consulter ici : <https://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/rapport-mettre-fin-au-deni-et-limpunite-face-aux-viols-et-agressions-sexuelles>.

³ N. Renard, *En finir avec la culture du viol*, Les Petits matins, 2025.

⁴ L. Thiers-Vidal, *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, L'Harmattan 2010.

⁵ F. Dupuis-Déri, *La crise de la masculinité, autopsie d'un mythe tenace*, Points, 2018, p.44.

⁶ b. hooks, *La volonté de changer, les hommes, la masculinité et l'amour*, Divergences, 2021.

⁷ L. Thiers-Vidal, *op.cit.* La citation suivante est tirée de la page 174.

⁸ I. Jablonka, *La culture du féminicide*, Le Seuil, 2025.

⁹ C. Taraud (dir.), *Féminicides. Une histoire mondiale*, La Découverte, 2022.

¹⁰ F. Vörös, *Désirer comme un homme. Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, La Découverte, 2020.

¹¹ La notion de « classe sociale » réfère au féminisme matérialiste qui parle de rapports sociaux de sexe insistant sur la hiérarchisation des classes « hommes » et « femmes » et, par là, insistant sur les rapports de domination de classe.